MEDIAS, EMERGENCE DU NOUCHI ET VIE URBAINE EN COTE D'IVOIRE : LE CAS D'ABIDJAN

KOFFI Okon Marguerite-DJAH,
Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody (RCI)
Département des Sciences de l'Information et de la Communication - djahmarguerite@yahoo.fr

Résumé

Né dans la décennie 1970-1980, le phénomène des jeunes de la rue c'est-à-dire des "nouchis" à Abidjan, est l'expression de la conjoncture économique après le miracle économique ivoirien. Exclus du compromis "houphouëtiste", les médias restent une constante dans leur socialisation. La construction sociale d'une "contre-culture" urbaine dans les "under-ground" par ces déclassés en territorialisant des espaces "publics", apparaît comme une provocation à l'ordre social et spatial. Produits de la ville, ces jeunes sont caractérisés par la violence et l'usage d'un langage identitaire de rue; le "nouchi" ou le "nouchiya" qui constitue la marque de leur identité qu'ils revendiquent et qu'ils défendent dans le temps et dans l'espace pour communiquer. Diverses réalités ont montré que la frontière entre nouchi et français ivoirien, français populaire africain, ou français des rues, s'estompe. Le nouchi est perçu comme une pratique d'alternances de langues, d'emprunts et de divers processus d'appropriation dans la communication. Considéré comme une sociolecte, ce medium vernaculaire apparaît à la fois comme le support de la culture populaire ivoirienne et participe à la construction citoyenne enracinée dans la pluralité. La marginalité sécrète des citadinités nouvelles. L'étude étant de type qualitatif, la collecte des données s'est effectuée à partir d'une analyse de contenu des productions scientifiques sur la délinquance juvénile, les médias et les parlures argotiques. Des entretiens semi-dirigés ont été menés avec les jeunes de la rue. Cette étude s'inscrit dans la théorie des effets directs des médias et la théorie du contrôle social.

Mots-clés : *Médias, ville, jeunes de la rue, nouchi, violence.*

Abstract

Born in the 1970s and 1980s, the phenomenon of street youth, or "nouchis" in Abidjan, is an expression of the economic situation after the Ivorian economic miracle. Excluded from the "Houphouëtiste" compromise, the media remain a constant in their socialization. The social construction of an urban counter-culture in the "under-ground" by these declassed people by territorializing "public" spaces, appears as a provocation to the social and spatial order. Products of the city, these young people are characterized by violence and the use of an identity language of street; the "nouchi" or "nouchiya" which constitutes the mark of their identity which they claim and which they defend in time and in space to communicate. Various realities showed that the boundary between Nouchi and Ivorian French, popular African French, or French of the streets, is blurring. Nouchi is perceived as a practice of language alternation, borrowing and various processes of appropriation in communication. Considered as a sociolect, this vernacular medium appears to be both the support of the

Ivorian popular culture and participates in the construction of a citizen rooted in plurality. The marginality secretes new urbanities. Since the study was qualitative, data collection was based on a content analysis of scientific productions on juvenile delinquency, the media and slang. Semi-directed interviews were conducted with street youth. This study is in line with the theory of direct effects of the media and the theory of social control.

***Keywords**: Media, city, street youth, nouchi, violence*

I. Introduction

L'avenir est urbain : plus de la moitié de l'humanité vit désormais en ville, et les métropoles africaines sont celles qui grossiront de plus dans les décennies à venir (Banque Mondiale, 2007). Si la ville est un formidable condensé de groupes sociaux, elle est de ce fait un environnement fondamentalement communicationnel et génère sans cesse de nouvelles formes de communication (Georgiou, 2013). La ville apparait comme un fait nécessaire : lieu de contact du modernisme avec la tradition, le brassage des coutumes et des traditions. Mais si l'on parle souvent de la ville c'est bien souvent moins pour vanter ses vertus de transformation de la société vers le développement que pour fustiger ses nombreuses conséquences négatives par rapport aux comportements antérieurs des sociétés où la ville s'est implantée. Délinquance juvénile, bidonville, taudis, … sont autant de mots qui sont couramment utilisés pour déplorer le fait urbain. (Mvumbi, Nkongolo, Kikonda, 1988).

La Côte d'Ivoire est parmi les pays les plus urbanisés de l'Afrique noire, elle a connu une très forte croissance urbaine depuis son indépendance en 1960. Sa population urbaine entre 1960 et 1995 est estimée à 7,3%. Aujourd'hui, on estime à près de 16 000 le nombre des enfants de la rue à Abidjan et à plus de 20 000 en Côte d'Ivoire. Et pour plusieurs auteurs, l'étude de l'exclusion des jeunes de la rue serait incomplète sans prendre en compte la dimension urbaine qui constitue l'un des facteurs explicatifs les plus importants du phénomène.

Abidjan, ville portuaire, 6e métropole du continent, abrite une population estimée à 4,71 millions d'habitants (21% de la population totale du pays en 2014) avec une projection de 8,5 millions en 2030 (BAD, 2019).

Les jeunes de la rue sont des producteurs d'une culture de rue qui constitue une des composantes de la culture populaire de l'Afrique

urbaine (Yao, 2007). Des chercheurs africains ont analysé la culture de rue en prenant en compte ses dynamiques sociales propres et ses acteurs sociaux (Biaya, 2000). Pour ces derniers, jusqu'à très récemment ce phénomène ne faisait pas partie des réalités africaines. Ils l'attribuent aux conséquences des programmes d'ajustement structurel imposés aux Etats de l'Afrique postcoloniale dans la décennie 1970-1980 telles que la crise de l'emploi, la rigidité du marché du travail, l'essoufflement du système éducatif, la précarisation des conditions de vie, la fin des aspirations à la petite bourgeoisie urbaine, le manque flagrant de politiques sociales.

C'est au cours de cette période que s'est amorcée la prolifération des constructions sociales d'une "contre-culture" urbaine dans les "under-ground" c'est-à-dire dans les ghettos, dans les quartiers qualifiés de marginaux, par les jeunes en territorialisant des espaces "publics" dans les grandes villes (Morelle 1997). Cette marge n'est pas un simple référent de localisation. Il se joue entre le centre et ses marges des rapports de domination (Vernière 1973), des rapports de pouvoirs (Foucault 1997).

Les stigmates qui caractérisent ces déclassés en Côte d'Ivoire, plus particulièrement à Abidjan, sont la violence et l'usage d'un langage identitaire de rue pour communiquer; le "*nouchi*" ou le "*nouchiya*".

Cette étude s'inscrit dans la théorie des effets directs des médias et la théorie du contrôle social.

- La théorie des effets directs des médias.

L'impact de la trame des films de violence, l'identification à un personnage héroïque concernant le mode d'attribution de surnoms, de territoires, en un mot le mode opératoire présenté par ces gangs, sont des déterminants qui relèvent du pouvoir des médias et donc du paradigme des effets directs des médias. Leur capacité à manipuler à loisir les esprits dits faibles notamment les jeunes, les enfants, est l'une des formulations les plus abouties de cette crainte qui remonte au viol des foules, publié par Tchakhotine (1939). Selon l'auteur, le rapport entre le public et les médias est pensé en termes de dépendance, de conditionnement ou de manipulation. Harold (1952), dans cette logique qualifie les médias de masse de " seringue hypodermique " qui endort les publics récepteurs amorphes, version modernisée du «bourrage de crânes ».

- La théorie du contrôle social

La délinquance peut survenir lorsque le lien de l'individu à la société ordinaire ou conventionnelle est affaibli ou brisé. Comme le remarque Hirschi (1969), deux concepts « lien » et « société » sont mobilisés ici par la théorie du contrôle social. Le lien est un concept qui indique tout d'abord l'attachement, le respect des règles communes notamment les règles morales appelées aussi parfois "l'internalisation" des normes de la société.

II. Méthode

L'étude étant de type qualitatif, la collecte des données s'est effectuée à partir d'une analyse de contenu des productions scientifiques sur la délinquance juvénile, les médias et les parlures argotiques. Des entretiens semi-dirigés ont été menés avec un échantillon de douze (12) jeunes de la rue toutes catégories confondues et de dix (10) riverains au niveau de la population secondaire.

III. Résultats

Dans le souci de déterminer l'influence de cette pratique dans la ville et replacer ce phénomène dans la dynamique d'un changement social, ce travail va se construire en deux grandes parties : **de la ville à la rue**, avec comme ligne directrice la volonté d'appréhender le contexte de l'émergence de cette assignation des jeunes à la rue à Abidjan, assignation qui traduit le basculement des espaces publics à pratiquer en des espaces privatisés et **de la rue à la ville**, ce point va porter sur l'analyse du "*nouchi",* comme un indicateur de nouvelle citadinité.

1- De la ville à la rue

Ce point va s'analyser autour de deux thématiques: conjoncture économique, influence des médias et émergence des nouchis puis territorialisation des espaces publics par les jeunes de la rue.

1.1- Conjoncture économique, influence des médias et émergence des nouchis

1.1.1 Jeunesse marginalisée par une difficile conjoncture économique

La difficile conjoncture économique à laquelle la Côte d'Ivoire était confrontée s'explique par le fait de la dépréciation du cours mondial du cacao, principal source de devise du pays. On parlera alors de conjoncture dans le pays pour décrire la mauvaise passe économique que cette situation aurait engendrée, aussi bien pour les finances publiques que pour le quotidien des populations.

Ainsi, dans la Côte d'Ivoire post-miracle économique de la fin de la décennie 1970-1980, une large frange de la jeunesse, exclue des cercles traditionnels de redistribution de la rente politique, économique et sociale, promue dans le cadre de ce qu'il était convenu d'appeler le compromis « houphouëtiste », a investi les abords de ce qui représentait pour elle, une lucarne sur le monde, un exutoire ludique sur l'extérieur : les cinémas de la capitale (Kouamé 2007). Le compromis « Houphouëtiste » est défini selon Akindès (2004) comme une ingénierie politique particulière de répartition de la rente politique portée par le Président Félix Houphouët-Boigny. Ses piliers étaient une politique fortement centralisée d'ouverture sur l'extérieur, la promotion d'une bourgeoise locale dont on tolérait certains écarts en termes d'enrichissement personnel et une gestion paternaliste de la diversité sociale.

Véritables points de ralliement pour une jeunesse « conjoncturée » en quête d'évasion et de sociabilité alternatives, les salles de cinémas et leurs abords se sont très vite imposés, dans l'Abidjan des « en-bas-de-en-bas» en référence à la classe prolétaire *(Par opposition à « en-haut-de-haut », cette expression, qui renvoie en fait aux classes sociales, est de l'anthropologue ivoirien Georges Niangoran Bouah qui ne l'a pas théorisé après l'avoir employé),* comme le creuset d'un brassage et d'une agrégation des précarités, des origines et des conditions de vies. Nombre de ces jeunes néo-urbains ivoiriens déclassés en faisaient partie, à défaut d'insertion sociale ou professionnelle. Comment ces jeunes se réinventent-ils ?

1.1.2 Médias, une constante dans la socialisation des Nouchis

Pour communiquer entre eux, ces marginaux vont alors s'inventer

un langage à partir des réappropriations métaphoriques d'images véhiculées et d'imaginaires instillés par les films projetés sur les écrans de cinéma. En effet, l'héroïsme, la bravoure, les solidarités, le sentimentalisme et même les confrontations violentes mises en scène dans les films de série B américains, chinois ou autres sont alors imités. Rapidement, des bandes se constituent pour s'inventer un monde et vivre par procuration la fiction sublimée et quotidiennement projetées à ces jeunes dans les « usines à rêves » qu'étaient ces salles de cinéma, puis, plus tard les « vidéo-clubs » (Kouamé 2007). Ce processus de réinvention de soi à la marge d'une jeunesse « reléguée » socialement mais forte de son « imagination » est largement décrit par Touré (1985) dans ses travaux sur la « jeunesse face à l'urbanisation accélérée en Côte d'Ivoire ». La majorité des Ivoiriens selon l'auteur, désignera alors ces bandes de jeunes néo-délinquants par le terme "*nouchi*", soit du fait de leur comportement déviant qu'ils revendiquent, soit encore en référence à une mauvaise conduite supposée empruntée aux chefs bandits des films mexicains. Ces "nouchis" semblent être selon plusieurs auteurs ivoiriens, les précurseurs de la délinquance en bande des jeunes en Côte d'Ivoire.

Le rapport entre médias et violence est ici établi. Selon Donnerstein (1998), la vision de scènes de violence peut provoquer le déclenchement d'actes de violence que si toute une série de facteurs sont simultanément présents : par exemple, si le spectateur s'identifie à l'agresseur, ou si l'agression visionnée est récompensée plutôt que punie. Dans ce même élan d'idée, Centerwall (1989) précise que la violence observée sur les écrans dans l'ensemble devient une sorte de prototype de comportement, un ensemble de stratégies qui peuvent être employées dans certaines circonstances de la vie en société. Si ces stratégies s'avèrent efficaces pour atteindre les objectifs visés, les individus auront tendance à les retenir et à les utiliser à nouveau. Ainsi, une phase d'apprentissage du comportement est suivie d'une phase de renforcement de ce comportement. Du point de vue émotionnel, l'exposition à la violence pourrait avoir pour effet de désensibiliser les jeunes vis-à-vis de la violence.

Le cinéma reste une constante dans la socialisation des *Nouchis*. Les premiers *Nouchis*, s'en sont inspirés pour se composer une identité à partir de la reproduction de l'allure et des pratiques des braves et des chefs bandits, séduits par les arts martiaux et la plastique de durs à

cuire mis en scène. Ils ont adopté comme base identitaire un goût pour le culturisme et les techniques de combats vus dans les films. Les noms des différentes bandes sont inspirés des films américains mettant en scène des gangs se disputant des territoires.

1.2- Territorialisation des espaces publics par les jeunes de la rue

La rue élément urbain primordial, espace de circulation et espace public, devient un espace de vie c'est-à-dire un espace de sociabilité d'une minorité, souvent au centre de la ville. Qui sont les jeunes de la rue et quels sont les jeux et les enjeux de leur catégorisation ?

1.2.1 Qui sont les jeunes de la rue ?

Les jeunes de la rue sont, en théorie, en rupture familiale à l'inverse des jeunes dans la rue qui, s'ils passent une grande partie de leur temps dans la rue, ont encore un domicile où s'abriter, en particulier la nuit venue. C'est au fil des années que ces derniers se retrouvent assignés à la rue, captifs de cet espace. Le premier stigmate qui pèse sur ces enfants est leur mode de vie et leur absence de toute domiciliation. Dormir à même la rue, c'est-à-dire être sans « chez » (Le Bris, Osmont, Marie, Sinou 1987), sans toit et paraître dépossédé d'un quelconque point d'attache géographique dans la ville.

Le phénomène des jeunes de la rue constitue une autre manière d'analyser la marginalité dans la ville et la possible segmentation en territoires. Il redéfinit le territoire par la confrontation de la rue des enfants à l'espace urbain. La rue situe les jeunes dans la ville en même temps qu'elle analyse la ville. Quel lien se tisse entre eux et l'espace a priori squatté ? Peut-on y habiter sans habitat ? Peut-on s'y construire sans construire ? Participent-ils pleinement à l'urbanité ? En sont-ils des citadins ? Ces questions nous permettent de découvrir leur univers sur les modalités de construction de modes d'exister à la marge.

1.2.2 Jeux et enjeux de catégorisation : des identités assignées

Cette catégorisation porte sur les jeunes de la rue producteurs de la culture de violence.

- *Première génération des nouchis: Les loubards*

Selon l'enquête, la première génération des *Nouchis* a été marquée

par le mouvement de "loubardisation", avec une gangstérisation bien visible. Selon Kouamé (2007), ces *Nouchis* étaient réputés dans la production d'une violence défensive de sécurisation des quartiers par des bagarres. Ces jeunes de la rue semblaient endosser le rôle du justicier, du redresseur de torts. Leur capacité à contrer d'autres groupes de vagabonds a été marquée par le contrôle des rues abidjanaises. Pour cette génération, le maître-mot semblait être se confronter les uns aux autres pour démontrer qu'ils étaient les plus forts, mais aussi pour se constituer une rente. Cette génération a connu des célèbres, des sortes de superstars des rues ivoiriennes. L'on dira de Sahiri Gnédré Lazard alias John Pololo *(Excellent dans la pratique des arts martiaux, ce caïd issu de la commune d'Abobo, à l'ouest du District d'Abidjan, se serait bâti, à la force des poings et des pieds, et ce jusqu'à sa mort violente pendant la transition militaire du Général* Robert Gueï *en 1999, une réputation solidement établie de « ziguéhi fatigué »)*, l'exemple achevé de cette génération. Dans les années 1990, le pouvoir politique sous le régime du premier Président de la République Félix Houphouët-Boigny avait une crainte: que le potentiel de violence de ces vagabonds soit récupéré par une opposition naissante surtout sur toutes les exclusions et frustrations dans le corps social. Il tenta alors de « domestiquer » ces gens de la rue en travaillant à créer un rapprochement avec eux à la faveur du retour au multipartisme en 1990. On parlera de « volontaires pour la sécurité », ou VS, ironiquement rebaptisés « vagabonds salariés».

- *Deuxième génération des nouchis: « les Djosseurs de nama »*

Ce phénomène est né dans les années 1980 au cœur de la commune du Plateau. Cette appellation les "*djosseurs de nama*" désigne en *nouchi* les "*travailleurs de la capitale*". Cette seconde génération va s'investir dans la "débrouillardise" dans les rues. Cette appellation a été rendue public en 1991 par le rappeur ivoirien Roch Bi, avec son célèbre titre « P.D.G des Namas », une incursion dans l'univers de ces jeunes en quête de leur pain quotidien.

Déscolarisés pour la plupart, ces parqueurs se déploient de plus en plus dans les autres communes d'Abidjan. Aujourd'hui, ils ne sont plus exclusivement confinés dans la commune du Plateau. Ils ont étendu leurs activités à toutes les communes. Après entretien avec certains d'entre eux, il nous a été relevé les critères d'intégration au groupe : «

être sans abri, ne pas avoir d'attache avec les forces de l'ordre, être courageux et être capable d'affronter le danger sans peur ». Cette maxime populaire ivoirienne: « *à chacun son parking, les parkings sont partagés ou à chacun son territoire* » est propre à ce milieu.
En effet, ces jeunes nous ont précisé que les rues de ce quartier des affaires sont des chasse- gardées des différents responsables ou PDG (Président Directeur Général) selon leur jargon. Ces derniers sont tenus de faire respecter les normes du milieu.
Les automobilistes interrogés quant à eux, ont une mauvaise image de ces jeunes. Pour eux, ce sont des délinquants, des mendiants, des partisans de moindre effort car, ils profitent de leur activité pour cambrioler les véhicules stationnés. Egalement, ils vendent des informations sur les personnalités, et sont consommateurs de psychotropes.

- *Troisième génération des nouchis: les « winzins »*

« *Winzin »* est une expression « *nouchi* » qui signifie enfants de la rue. La vente de cigarette et de papiers lotus sont apparemment leurs premières activités. Nouveau phénomène à Abidjan, ces jeunes vivent du *show-biz* en s'érigeant en danseurs et en s'autoproclamant fan-club des célébrités, des stars à qui ils soutirent de l'argent à la sortie des bars, des boîtes de nuit, des supermarchés, des stades, dans la rue en un mot dans les espaces publics.
Le mot "*winzin"* est une expression très utilisée des noceurs et autres noctambules habitués des nuits chaudes abidjanaises. Selon une star interrogée «*Les winzins c'est un type de fans dont il faut parfois tenir compte dans le budget même contre son gré si vous êtes une célébrité pour pouvoir circuler librement car ils harcèlent jusqu'à obtenir gain de cause».* Parmi eux, existe une catégorie bien particulière qui a pour domaine de prédilection les banques. Selon un opérateur économique interrogé: «*ce groupe d'enfants et de jeunes sont défavorisés et pratiquent la mendicité, le vol et le cambriolage».*

- *La quatrième génération des nouchis: les « microbes », une identité revendiquée*

L'appellation de cette nouvelle forme d'attaque de ces jeunes qui se font appelés "Microbes" est une métaphore médicale pour faire référence à la petitesse de ces êtres vivants, insoupçonnables à l'œil nu mais virulents et nuisibles à la santé du corps social. Elle exprime aussi la taille du groupe. En effet, dans les imaginaires, le film *La Cité de Dieu* serait à

l'origine de ce phénomène et de cette façon de désigner les jeunes opérant en bandes à Abidjan *(Film brésilien adapté du roman de Paulo Lins par Fernando Meirelles et Katia Lund. Le film est sorti en 2002 et a largement été diffusé en Côte d'Ivoire par le biais de petites salles de projection localement appelées vidéo-clubs. Dans ce film, il est fait référence à la dénomination « microbes » pour désigner les jeunes porteurs de violences des favelas).*

Pour ces bandes criminelles organisées, le sous-quartier où ils sont nés et ont grandi représente un élément clé de leur identification. Chaque groupe est identifiable au «territoire» d'origine de ses membres. Par ailleurs, de différents groupes peuvent exister dans un même sous- quartier. L'espace a souvent déjà été «maîtrisé» par différentes générations de caïds dont les plus jeunes n'assurent que la relève. Leur présence sur un territoire inspire la panique, la peur des populations. Bien que cela soit aujourd'hui encore difficile à démontrer, nombre de ces jeunes perpétrant des violences se prévalent, pour justifier leur agressivité, du fait qu'ils aient été oubliés par le processus de Démobilisation, de Désarmement et de Réinsertion (DDR), après avoir fait office de supplétifs pendant la crise militaro-politique de 2010-2011 aux côtés des forces militaires. Pour plusieurs auteurs africains comme Morelle (2007), ces jeunes sont "enfantés" par la ville. Des questions sociales, telles la désaffiliation, la marginalisation, l'individualisation, trouvent une résonnance toute particulière à la lecture du phénomène. Ces jeunes qui grandissent dans la rue, se construisent sans l'affection et l'éducation d'une famille. Dans leurs comportements s'affrontent défaut et demande d'affection en même temps qu'une profonde capacité à survivre. Pour ces jeunes qui vivent en permanence dans la rue, celle-ci constitue leur unique ressource et lieu de sociabilité.

Selon les prévisions des chercheurs ivoiriens cette pratique linguistique c'est-à-dire le nouchi disparaîtrait progressivement grâce à une amélioration du système éducatif favorisant l'accès à un apprentissage guidé de la langue française. Cependant, la vitalité et l'omniprésence de ce parler dans les usages linguistiques ivoiriens ont prouvé le contraire.

2. De la rue à la ville

La réflexion sur cette partie portera sur les axes suivants : le nouchi, un langage identitaire de rue et un indicateur de nouvelle citadinité.

2.1- "nouchi", un langage identitaire de rue

Considérée au départ comme une langue déclassée, le nouchi comme indiqué est un langage de rue, un langage des désœuvrés abidjanais. Avec les jeunes de la rue, il demeure le médium vernaculaire par excellence. Cet argot a été créé sur la base du français populaire ivoirien, avec l'apport d'emprunts et de manipulation sur le français, l'anglais et plusieurs langues ivoiriennes (Kouadio 2006). Ainsi, les nouchis ou marginaux créent des mots qui ne sont connus au début que par leur groupe.

Au cours des entretiens semi-dirigés, nous avons demandé aux nouchis de nous indiquer le contexte d'emploi de leur parler. Les résultats des entretiens montrent que les membres du groupe possèdent du potentiel en communication. Les exemples récoltés au cours d'un tour de table ont été diversement qualifiés : de « sorte de langage secret des désœuvrés abidjanais », de « mots d'argot ». Ce qui nous semble essentiel à retenir est que le groupe revendique comme siens, comme une façon de parler qui lui est propre dont il est à la fois créateur, pour certains termes, et utilisateur légitime.

Le groupe semble vivre en vase-clos et d'une manière grégaire. L'emploi du nouchi s'impose dans toutes les situations où son intégrité semble en jeu, lors de l'intrusion par exemple, d'une personne étrangère dans le groupe. On peut faire remarquer néanmoins que le recours au nouchi ne remplit pas toujours une fonction grégaire (au sens de Calvet) mais peut relever aussi d'une fonction véhiculaire. Cette analyse est confortée par les locuteurs eux-mêmes qui attribuent à leur parler un certain nombre de fonctions :

- Le fait d'argoter ou d'argotiser, en l'occurrence, répond avant tout à la recherche d'un moyen de communication propre au groupe : par ce biais, le groupe se sent plus soudé dans la mesure où l'emploi du langage argotisé permet de dépasser les différences ethniques.
- Le nouchi joue aussi le rôle d'indicateur social permettant au groupe de se démarquer des autres groupes. Selon les témoins, ils sont systématiquement reconnus et montrés du doigt dans leurs milieux dès

qu'ils se mettent à parler le nouchi. Cette mise à l'écart est perçue par le groupe comme une belle manière de « montrer sa supériorité » face aux autres. Ce langage constitue pour le groupe la marque d'une identité qu'il revendique et qu'il défende jalousement.

2.2- "Nouchi", un langage de plus en plus classé, un indicateur de nouvelle citadinité

Utilisé tout d'abord par les jeunes désœuvrés, déscolarisés dans les secteurs les plus informels, puis repris par les jeunes lycéens et étudiants, le nouchi s'est déployé à une vitesse spectaculaire dans tous les quartiers d'Abidjan et d'autres villes, toujours créé et recréé, diffusé par la chanson et internet, porté par ses défenseurs à travers divers supports de communication (Kouadio, 2006). Un séminaire pour traiter du *nouchi* a été organisé avec pour thème « *Identité ivoirienne en construction* ». Ce titre semble implicitement confirmer que la fracture sociale qui éclate à l'aurore du 21ème siècle après dix ans d'alertes manifeste l'échec du français à porter l'identité ivoirienne.

Diverses réalités ont montré que la frontière entre *nouchi* et français ivoirien, français populaire africain (FPA), ou français des rues, s'estompe (Lafage 1998). Non seulement certains éléments du lexique nouchi, créés à partir d'autres langues que le français, se sont rapidement généralisés dans le français de Côte d'Ivoire, mais des mots ou expressions qui étaient quelques années auparavant classés dans le français ivoirien ou le français populaire africain sont aujourd'hui classés dans le nouchi (Ahua 2008). Le *nouchi* est perçu au 21ème siècle comme une pratique d'alternances de langues, d'emprunts, de claques, d'interférences, d'hybridations et de divers processus d'appropriation.

Le *nouchi* est de plus en plus classé par les chercheurs dans les langues métisses qui se répandent dans les métropoles africains et ailleurs (Abolou 2012 ; Boutin 2012). Selon ces auteurs, il allait devenir la langue la plus en vue pendant les années de crise. Selon Kouadio (2006), un sociolecte tel que le nouchi, qui s'étend aujourd'hui à des degrés divers à toutes les couches de la population ivoirienne et qui se développe dans un contexte social où les locuteurs sont à la recherche d'une langue traduisant leur sentiment d'appartenance à la nation ivoirienne et leur citoyenneté, préfigure probablement l'avenir linguistique de la Côte d'Ivoire. Il se pourrait, en fin de compte, que

la rencontre entre le français et les langues ivoiriennes donne naissance, dans quelques années, à une langue ivoiro-française dans laquelle les Ivoiriens se retrouveraient totalement et qui aurait le double avantage de les sécuriser et de les rattacher à la grande famille des francophones sans qu'ils aient l'impression d'avoir perdu, dans cette aventure, ni leur âme ni leurs cultures originelles.

IV. Discussion

La théorie du contrôle social permet de comprendre quelles sont les forces qui peuvent retenir le passage à l'acte délinquant. Si le chômage apparait dans le cadre de l'étude comme un facteur de risque, les théories multifactorielles apportent une moisson de faits dans l'explication. Or l'accumulation des faits ne peut jamais conduire à une véritable théorie abstraite : elle conduit tout au plus à des régularités empiriques. Dans une logique scientifique, les faits d'observations ne servent pas à bâtir les théories : ils servent à les tester.

Considéré comme obsolète, le modèle de la « seringue hypodermique » est très critiqué. Ce modèle utilise le paradigme d'une trajectoire violente, et imagine que les médias injectent leurs messages directement dans un public passif qui en est immédiatement affecté. L'expression « seringue hypodermique » laisse croire à la possibilité d'une « injection » directe et planifiée d'un message dans un individu ou une société. Cependant, les évidences empiriques démontrent le contraire.

Les tenants du *paradigme des effets limités des médias (*Breton & Proulx, 2002), démontrent que l'homme est un être social doté d'intelligence et capable d'opérer des choix.

Pour les tenants des études sur la pratique de la réception (De Smedt, 1994), la question sur la réception des messages médiatiques, est au fond liée à la qualité des publics récepteurs, à la convenance des messages à ce public. Ceci implique que l'on prête une attention plus grande aux dimensions intersubjective, familiale, structurale, aux situations symboliques, dans lesquelles s'exerce la consommation médiatique. Car, ces publics jouent un rôle déterminant dans le travail de décodage des messages qui sont proposés. Sont-ils qualifiés, à comprendre ces contenus médiatiques en termes de vertu éducative ou au contraire de telle sorte qu'ils puissent s'en distancier et y résister en termes de vertu aliénante ou corruptive ?

Dans cette perspective, pour Masterman (1994), les médias ne présentent pas la réalité, ils la représentent. Représenter est biaisé par nos convictions, opinions, humeurs, la représentation est donc subjective, interprétative or toute traduction est trahison. D'où l'intérêt à les étudier dans une approche éducative.
Pour Charaudeau (2005), si les médias sont un miroir, ils ne sont qu'un miroir déformant et témoignent chacun à sa façon, d'une parcelle amplifiée, simplifiée, stéréotypée du monde. Par conséquent, dans le contexte de la construction d'une citoyenneté libre et responsable, il n'y a que ceux des publics consommateurs qui possèdent les clés d'une lecture critique et distancée qui pourront comprendre "comment", "par qui" et "pourquoi" les médias élaborent les messages qu'ils diffusent, et qui pourront, par conséquent, éviter de consommer des contenus médiatiques éthiquement, politiquement et culturellement contestables.
Ainsi, pour ces auteurs, il est important face à tout message médiatique, d'user d'esprit critique pour le déconstruire c'est-à-dire décrypté les codes de représentation, pour ne pas être analphabète.

V. Conclusion

De simple lieu, la rue devient milieu. Elle est abordée dans cette étude par le biais de la contre- culture développée dans les quartiers marginaux comme la source et le support des pratiques délictueuses véhiculées par les médias. Elle secrète dans son bouillonnement des arts de faire nouveau par les jeunes de la rue, qui impactent le fonctionnement de la ville à travers des parlures argotiques. Le *nouchi* dans le cadre de notre étude, qui est un langage de rue déclassé, depuis la Côte d'Ivoire post-miracle économique, est de plus en plus classé par les chercheurs, car considéré comme une sociolecte. Ce langage apparaît à la fois comme le support de la culture populaire ivoirienne et participe à la construction citoyenne enracinée dans la pluralité. En cela, nous constatons que la marginalité secrète des citadinités nouvelles. La ville est de ce fait un environnement fondamentalement communicationnel. Elle génère sans cesse de nouvelles formes de communication et expose les peuples ivoiriens et généralement africains à l'acculturation.

Références bibliographiques

Abolou Camille Roger (2012), *Les français populaires africains. Franco-véhiculaire, franc-bâtard-africain*, Paris, L'Harmattan-Côte d'Ivoire.

Ahua Mouchi Blaise (2008), *Mots, phrases et syntaxe du nouchi. Le français en Afrique*, n° 23, 135-150. Nice : ILF – CNRS.

Akindes Francis (2011), *La côte d'Ivoire depuis 1993 : la réinvention risquée d'une nation*. In Akindès Francis (Ed.), Côte d'Ivoire, la réinvention de soi dans la violence, Dakar, Codesria,

BAD (2019), *Côte d'Ivoire - Projet de transport urbain d'Abidjan* - Rapport d'évaluation

Biaya Tshikala (2000), *Jeunes et culture de la rue en Afrique urbaine (Addis-Abeba, Dakar et Kinshasa, Politique africaine*, n°80, pp.12-31

Boutin Akissi Béatrice et Kouadio N'Guessan Jérémie (2013), *Citoyenneté et politique linguistique en Côte d'Ivoire*. Revue Française de Linguistique Appliquée, xviii-2, 121-133. Amsterdam : Editions De Werelt.

Centerwall Brandon (1989), *Exposure to television as a risk factor for violence*, American Journal of Epidermiology, vol. 129, p.643-652

Charaudeau Patrick (2005), *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Paris, de Boeck, p.12

De Smedt Thierry (1994), "*De la logique des médias à celle de l'éducation*." Médiaspouvoirs, 35, 82-94

Donnerstein Edward & Linz Daniel (1998), *Mass media: A general view*. In L. Kurtz (Ed). Encyclopedia of Violence, Peace, and Conflict. New York: Academic Press.

Foucault Michel (2008), *Le gouvernement de soi et des autres*, Cours au Collège de France. 1982-1983, Paris, éd. Seuil/Gallimard, 351p.

Harold Lasswell (1952), « *L'analyse du contenu et le langage de la politique* », Revue française de science politique, en ligne, nº 3 (1952), p. 505-520

Hirschi Travis (1969), *Causes and Delinquency*, Berketey et Los Angeles, University of California Press, p.3-15

Kouadio N'guessan Jérémie (2006), « *Le nouchi et les rapports dioula-français* », Le français en Afrique, n°21, pp.177-191.

Kouamé Yao Séverin (2017), *Nouchis, Ziguéhis et microbes d'Abidjan : déclassement et distinction sociale par la violence de rue en Côte d'Ivoire*, Politique

africaine, Edition Karthala, pp.89-107

Lafage Suzanne (1991), « *L'argot et les jeunes ivoiriens, marque d'appropriation du français?* » in Parlures argotiques, Langues française, 90, 95-106

Latour Eliane (2001), *Métaphores familiales dans les ghettos de Côte d'Ivoire*, Autrepart, n°18, pp.151-167

Le Bris Emile, Marie Alain, Osmont Annick et Sinou Alain (1987), *Familles et résidence dans les villes africaines*, Dakar, Bamako, Saint-Louis, Lomé, Paris, L'Harmattan, 268p.

Morelle Marie (2007), *La rue des enfants, les enfants dans la rue Yaoundé-Antanarivo*. Paris, Editions CNRS, pp.22-23.

Mvumbi Ngolu Tsasa, Nkongolo Lumamba Lufutita et Kikonda Kula (1988), *La ville africaine et ses urgences vitales*, Actes du IVème Séminaire Scientifique Régional de Philosophie, Faculté Catholique de Kinshasa

Philippe Breton et Serge Proulx (2002), *L'explosion de la communication à l'aube du XXIe siècle*. Paris, Éd. La Découverte, coll. Sciences et société, 390 p.

Tchakhotine Serge (1992), *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard.

Touré Abdou (1985), *La jeunesse face à l'urbanisation accélérée en Côte d'Ivoire*, Cahiers Orstom, série sciences humaines, vol. 21 n°2-3, pp.275-293.

Vernière Michel (1973), « *À propos de la Marginalité : réflexions illustrées par quelques enquêtes en milieu urbain et suburbain africain*», Cahiers d'études africaines, vol. 13, n° 51, p. 587-605

Yao Assogba (2007), *La jeunesse de l'Afrique Subsaharienne*, Presse de l'Université Laval (Canada), Les Editions de l'IQRC